**E. Wharton, *Le Temps de l’innocence***

**Etude collaborative, PSI**

Voici la mutualisation des recherches réalisées par vos soins, relues et corrigées par les miens. Bravo pour ce travail d’illustration détaillé.

J’en rappelle les enjeux : étendre votre connaissance du roman au-delà des seuls personnages du triangle amoureux et préciser des passages ou épisodes. Pour une utilisation intelligente de ce corpus, choisissez quelques exemples précis et veillez à mobiliser un vocabulaire notionnel efficace !

Liste des thèmes et des contributions :

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| **Julius Beaufort** | Jean-Baptiste ; Arthur V. ; Alexandre  |  |
| **Medora Manson** | Robin ; Thomas C. ; Noah |  |
| **M. Rivière** | Sacha ; Paul ; Baptiste M. | ? |
| **Sillerton Jackson** | Victor ; Aurélien ; Nicolas |  |
| **Le couple Van der Luyden** | Thomas G.; Baptiste B.; Théodore  |  |
| **Les rencontres entre Ellen Olenska et Newland Archer** | Archibald ; Louis ; FouadGrégoire ; Benjamin  | ? |
| **Hors de Manhattan** | Auguste ; Zacharie ; TitouanValentine ; Louise ; Elia |  |
| **Le bon goût, le mauvais goût****Dans la mode****Dans la décoration** **Dans les usages**  | Eugénie ; Sarah ; Thibault ; EnzoMarie-Caroline ; Camille ; NinaRomain D. et T. ; Martin Valentin ; Jules Dev. ; Majid |  |
|  |
|  |
|  |
| **Art, artistes**  | Simon ; Tom ; Neal |  |
| **Voitures**  | Henri ; Arthur L. |  |

Bonne lecture !

|  |
| --- |
| **Le couple Beaufort** |

1. Julius Beaufort est un homme d’affaires qui s’est établi à New York, riche banquier, connu pour son charme, son arrogance et son influence dans les cercles mondains. Il est toléré dans la communauté du vieux New York car il a épousé une femme portant un nom de famille prestigieux mais reste mal intégré et méprisé car cette vieille société new-yorkaise se méfie des « nouveaux riches dont New York commençait à sentir à la fois l’attraction et le danger » (Ch. 1, p.21).
2. Opportuniste et ambitieux, il joue un rôle majeur dans l’animation des événements sociaux new-yorkais. Il organise des fêtes somptueuses, la maison des Beaufort était l’une des rares demeures de New York qui possédait une salle de bal, ce qui « constituait une incontestable supériorité et rachetait ce que le passé des Beaufort pouvait avoir de regrettable » (Chap. III, p. 36). Les Beaufort accueillent aussi la compétition annuelle de tir à l’arc dans leur propriété de Newport (ch. 21).
3. Il est impliqué dans des spéculations financières risquées. Lorsque ses affaires s’effondrent, son prestige social s’écroule également et il est expulsé de la société new-yorkaise.
4. Il est sous-entendu qu’il a eu une relation ambiguë avec la comtesse Ellen Olenska, ce qui alimente les rumeurs et scandalise la bonne société (ch. 6). Il est en concurrence avec Archer au sujet d’Ellen Olenska, beaucoup de jalousie de la part d’Archer envers lui (ch. 12).
5. Il est le centre de beaucoup de discussions visant à délimiter et maintenir les frontières au sein de la communauté, il est étiqueté comme une potentielle menace intérieure pour le groupe. Il est considéré vulgaires par certaines personnes comme Mrs. Archer.

Regina Beaufort est issue d’une famille aristocratique française. D’une dignité glaciale, elle tolère les infidélités de son mari tant que leur situation financière et leur position sociale restent intactes.

1. Lorsque Julius fait faillite, elle tente désespérément d’obtenir du soutien auprès de la haute société new-yorkaise, notamment auprès de la famille Mingott (ch. 18), mais en vain. « L’alarme avait été grande, et plus grande encore fut l’indignation quand on apprit, par les fragments de phrases que balbutia la malade, que Regina Beaufort était venue lui demander de soutenir son mari, de ne pas les 'lâcher', comme elle disait, en somme, d’engager toute la famille à couvrir et à patronner l’abominable scandale ! » (Ch. 27)
2. Son isolement social devient complet, elle devra supporter seule la honte de son mari. Elle a un statut de femme victimisée dès que sa situation déroge aux règles (« la pauvre Regina »).
3. Elle illustre l’hypocrisie de la société car elle devient une paria quand elle n’a plus de valeur sociale (ch. 28) alors qu’auparavant elle était courtisée et admirée.

Le couple Beaufort repose sur un accord implicite : tant que Julius maintient leur rang et leur fortune, Regina ferme les yeux sur les infidélités. Leur mariage fait donc l’objet d’un lien pragmatique et non amoureux.

Le couple Beaufort représente les illusions et la fragilité du statut social dans une société où l’apparence et la réputation priment. Leur chute symbolise la rigidité des conventions qui ne tolèrent ni le scandale ni l’échec financier. « La voiture de la grand-mère Mingott a été aperçue devant la porte de Mrs Beaufort, Van der Luyden pense que Olenska a commis une imprudence en se rendant chez Mrs Beaufort. Jackson est du même avis : il remet la faute sur son éducation étrangère. Olenska n’aurait pas dû faire stationner la voiture devant une banqueroute (krach Beaufort), surtout après les demandes de Mrs Beaufort de soutenir son mari qui ont causé une attaque à sa grand-mère » (CH32)

Fanny Beaufort, fille de Julius Beaufort, se marie avec le fils aîné de Newland Archer et May Welland, Dallas (ch. 34), preuve que 26 ans plus tard, la société new-yorkaise a bien changé et valorise désormais l’individualité, l’engagement civique et non le conformisme.

|  |
| --- |
| **Medora Manson** |

Medora Manson, aussi appelée Mrs Throley Chivers, est un des personnages secondaires, mais important de l’œuvre. Marquise et vieille parente d'Ellen Olenska et de May Welland (leur tante), elle incarne une figure excentrique de la haute société new-yorkaise : elle n’est pas rejetée mais sa place reste marginale.

Souvent appelée « La folle Medora » (ch9), « La fantasque Medora » (ch19), elle se distingue par son mode de vie libre et instable. Elle est une veuve extravagante qui a beaucoup voyagé, elle est connue pour ses mariages malheureux avec des hommes douteux, ce qui alimente les médisances de la haute société. « Elle avait essayé toutes les formes d’existence, et s’en tirait encore, vénérable et indigente, sur le ton d’une indulgence ironique. » (ch18). Elle se distingue également de la société de NY par ses accoutrements « La fantasque Medora, comme à son ordinaire, arborait un de ces accoutrements bizarres dont elle avait le secret. » (ch. 21), ou encore par son emplacement géographique : à chaque retour de voyages, elle logeait dans une maison de plus en plus modeste.

Medora est souvent perçue comme une femme bien intentionnée mais peu judicieuse dans ses décisions, elle « faisait toujours par bonne intention ce qui n’était pas à faire » (p. 37).

Medora a joué un rôle essentiel dans l’éducation et la vie d’Ellen Olenska : après la mort des parents d’Ellen, c’est elle qui l’a élevée, mais d’une manière jugée trop libre par la société new-yorkaise : « Cette extravagante avait donné à Ellen une éducation excentrique. » (ch. 5). Cela est considérée comme l’une des raisons pour lesquelles Ellen a une vue si peu conventionnelle du monde.

Cependant, Medora joue un rôle auquel lui est accordé une certaine lucidité, elle a conscience de l’hypocrisie qui règne dans la société de NY et s’insurge des conventions rigides qui priment sur les émotions et le bien-être des individus. « Ah ! ces New-Yorkais ! S’ils avaient un peu de cœur, ils n’auraient pas besoin de tant de principes. » (ch. 16)

Elle sert aussi à illustrer le contraste entre l’ouverture d’esprit européenne et la rigidité new-yorkaise. Contrairement aux autres membres de la famille Welland, elle est plus tolérante vis-à-vis du désir d’Ellen de s’affranchir des conventions sociales. « Au fond, dit-elle, ces chimères m’intéressent plus que l’aveugle obéissance à la tradition qui sévit dans notre milieu » (ch. 24)

Medora Manson est donc une figure à la fois comique et tragique. Elle incarne une forme de liberté, mais une liberté coûteuse : elle est appauvrie, méprisée et considérée comme une marginale. Son rôle est crucial dans le roman, car elle est à la fois une protectrice maladroite d’Ellen et un miroir des contradictions d’une société qui prône les apparences au détriment du bonheur individuel.

|  |
| --- |
| **Sillerton Jackson** |

Sillerton Jackson apparaît dès le premier chapitre, au côté de Lawrence Lefferts. Homme d’expérience, il a des « cheveux argentés » (p. 27) et surtout une « mémoire fidèle », ce qui justifie son rôle dans ce roman.

Membre respecté du microcosme New-yorkais, il en connaît les rouages, les traditions parfaitement, il sait tout de tout le monde, les ragots, les scandales. Il serait également le seul à pouvoir dire qui est Julius Beaufort et enfin il a un sévère sentiment d’honneur. Son rôle dans le roman est garde des traditions et d’informer les personnages sur les usages prescrits : « ne vous a-t-on pas dit, mon cher ami, que le lunch sera servi par petites tables, à la nouvelle mode anglaise » (ch. 19)

Lorsqu’il vient dîner chez la famille Archer, nous apprenons que Sillerton Jackson est passionné par l'investigation des affaires d’autrui, d’ailleurs sa mémoire fidèle en fait un bon informateur. Mrs Archer l’invite surtout pour avoir une information et Newland Archer veut faire « jaser » Sillerton Jackson sur Mme Olenska. Sillerton Jackson ne pensait pas que les Mingott oseraient recevoir la comtesse Olenska étant donné son excentricité (p.30)

C’est le neveu du père de Emerson Sillerton (ch. 22 p. 218) : Cette relation de famille place Sillerton Jackson dans un contexte de haute société, où les liens familiaux et les héritages jouent un rôle important dans le statut social. La mention du nom de Emerson Sillerton suggère qu'il appartient à une famille influente, renforçant l'idée de Sillerton Jackson comme un homme ancré dans les traditions et la culture de l'aristocratie new-yorkaise.

Il seconde Mrs. Archer pour connaître les nouvelles de la société (ch. 26, p. 246) : en tant que personne impliquée dans les affaires mondaines, Sillerton Jackson est un observateur discret et averti des dynamiques sociales. Il représente cette génération qui préfère analyser, écouter et se tenir à l'écart des scandales, tout en restant informé des événements de la haute société.

Il est contre le divorce de la comtesse Olenska (p. 252) : Sillerton Jackson incarne l'opposition aux changements sociaux et aux nouvelles idées, sa position conservatrice est typique des membres de l'élite new-yorkaise, qui voyaient le divorce comme une rupture avec les normes traditionnelles et les valeurs de la famille.

Dans l'ensemble, Sillerton Jackson est un personnage dont la prudence, l'attachement aux traditions et le rôle de gardien des normes sociales font de lui une figure centrale dans la critique sociale de Wharton, illustrant les tensions entre la vieille aristocratie et les nouveaux changements de l'époque.

|  |
| --- |
| **Les Van Der Luyden** |

Au sommet de la société New-Yorkaise. Ils ont un rôle dominant sur les autres membres, font figure d'autorité et sont gardiens des traditions et des codes, une « autorité héréditaire », jusqu'à jouer le rôle d’arbitres de la bienséance. Ils utilisent leur influence pour influencer la communauté lorsque la demande leur est faite, et veillent à rester dans les règles et le bon ton. « arbitres suprême du bon ton », « dernière cour d'appel du protocole mondain »

Chapitre 6 : Archer les sollicite pour conseils après l'échec de l'introduction d'Ellen chez les Mingott.

‍Chapitre 7 : Ils consolent Archer et sa mère au sujet d'Ellen, l'invitant à un nouveau diner.

‍Chapitre 8 : Dîner chez eux, occasion rare qui souligne leur importance dans la communauté, et illustre les codes de celle-ci.

‍Chapitre 10 : Leur avis sur le manque de goût des fréquentations d'Ellen influence toute la haute société, mais la discussion entre Henri Van der Luyden et elle arrange la situation.

Leur rôle dans les tensions autour d’Ellen Olenska est complexe : en tant que femme vivant séparée de son mari, aspirant au divorce et fréquentant des gens « de mauvais goût » tels que Mme Lamuel Struthers, elle n’est pas en phase avec leurs codes ; pourtant, c'est grâce à eux qu'Ellen est incluse dans la société de New York, puisqu'ils l’ont accueillie à son arrivée.

« Mrs Van der Luyden planait au-dessus d'elle (Ellen) comme une divinité protectrice » ; « les Van der Luyden auraient retiré Mme Olenska du gouffre où la société de New York avait failli la précipiter » Cela illustre combien le principe de solidarité familiale, voire clanique, prime sur les opinions personnelles.

Ils jouent leur rôle au sommet de la société par devoir, non par envie, et n’en tirent aucun plaisir particulier. Ils préfèrent mener une vie à l'écart dans leur résidence de Skuyttercliff.

Ils sont « très sensibles à toute critique au sujet de leur existence retirée », préfèrent « la simplicité et la réclusion », ne demandent qu'à « se cacher dans la sylvestre solitude de Skuyttercliff » et ont « peu de goût pour le rôle d'arbitres suprêmes du bon ton que la destinée leur avait dévolu ».

Chapitre 14 : Ils y reçoivent Ellen, qui souhaite fuir Beaufort en se réfugiant à l'écart à Skuyttercliff. Elle y a des discussions enflammées avec Newland.

Ils sont présents pour le départ d'Ellen vers l’Europe. « [c'est un] triomphe que les Van der Luyden, à la requête de May, eussent retardé leur départ pour assister au dîner d’adieu d’Olenska. » (ch. 33)

|  |
| --- |
| **Les rencontres entre Ellen et Newland.** |

Ch. 1. A l’opéra, Newland est à la fois séduit et troublé par l’apparition d’Ellen : « Archer approuvait entièrement la solidarité de famille, et admirait, chez les Mingott, le courage qu’ils montraient à défendre les quelques brebis galeuses que leur souche irréprochable avait produites » (p. 29)

Ch. 4. Chez Mrs Mingott, souvenir qu’ils se sont connus enfants : « Elle paraissait plus jeune, plus pareille à cette Ellen Mingott, brune et hardie, sa camarade d’autrefois » (p. 49)

Au repas donné par les Van der Luyden, une complicité apparaît lorsqu’ Ellen dit, en parlant du Duc : « C’est je crois l’homme le plus ennuyeux que j’ai jamais rencontré. Cette réflexion plut tellement au jeune homme qu’elle dissipa sa légère contrariété : c’était amusant de rencontrer une femme qui trouvait ennuyeux le duc et qui osait le dire ! ». Malgré la présence du monde, les deux semblent être seuls comme deux amis voir plus. Newland commence à avoir des pensées qui vont dans le sens d’Ellen et qui ne concordent plus avec ceux du vieux NY. Le rapprochement est suggestif : « Restez encore un peu avec moi, l’éventail l’effleura qui le fit tressaillir. » Puis Ellen invite Newland chez elle le lendemain.

Ch. 9. Chez Ellen, tension entre la complicité et une certaine distance : « Il voulait bien parler de New York sur un ton cavalier, mais il n’aimait pas que d’autres prissent la même liberté. » Newland devient le guide d’Ellen afin qu’elle respecte les codes sociaux : « Vous m’expliquerez tout : vous me direz tout ce que je dois savoir” Archer “C’est vous qui m’expliquerez, vous qui ouvrez mes yeux à des choses que je regarde depuis si longtemps que je finis par ne plus les voir » (p. 90)

Ch. 12. Au cabinet d’avocat de Mr Letterblair, on remarque une complicité ambiguë entre ces deux personnages : « Archer rougit », « Olenska répondit à Archer avec son sourire grave. »

Surtout, ils discutent de son divorce : « Mais ma liberté : n’est ce rien ? » (p. 125)

Ch. 15. Chez les Van der Luyden dans leur domaine de Skuytercliff. Ellen part quelques jours chez les Van der Luyden pour fuir la communauté oppressante de New-York. La présence de Julius Beaufort rend Archer jaloux et il la rejoint en acceptant l'invitation de Reggie Chivers. « Quelle chance ! Entrez et nous pourrons causer tranquillement » (p. 146), dit-elle à Archer, mais l'arrivée de Julius Beaufort interrompt leur tête à tête.

Ch. 18. Chez Ellen. Ils se retrouvent seuls, Archer déclare son amour à Ellen. Et alors qu'il se dit prêt à renoncer à son mariage, Ellen reçoit un télégramme de sa cousine qui lui annonce que la cérémonie aura lieu peu après Pâques. « Je vous aime, murmura-t-il » (p. 179) ; « Elle lui rendit son baiser » ; « Je ne peux vous aimer que si je renonce à vous... » (p. 181)

Ch. 21. En arrivant chez Catherine Mingott, Archer et May apprennent par la grand-mère de May qu'Ellen est là. La grand-mère demande à Archer d'aller la chercher à la plage. Cela fait 1 an et demi qu'Archer n'a pas vu Ellen. Ellen est au bout de la jetée, elle contemple le paysage et ne remarque pas la présence d'Archer.

« Elle ne sait pas que je suis ici. Elle ne soupçonne pas ma présence. Si c'était elle qui venait ainsi derrière moi, est-ce que je ne sentirais pas ? » se demanda-t-il ; et soudain il se dit : « Si elle ne se retourne pas avant que cette voile-là ait dépassé Lime Rock, je m'en irai. » Puis il renonce : « Il retourna sur ses pas, remonta la côte, rejoignit ces dames. » (p. 215)

Ch. 23. A Boston. Archer a appris qu'Ellen était à Boston, il prétexte devoir s'y rendre pour affaires. Il aperçoit Ellen assise sur un banc, la convainc de faire une balade en bateau. Ils se parlent franchement de leurs sentiments. Ellen lui confie qu'elle compte s'installer à Washington et qu'elle n'envisage pas de retourner en Europe.

Ch. 29. A la gare de New York, où Newland, à la demande de May, va chercher Ellen. Il lui confie : « Ce que je veux, c’est partir avec vous pour un monde où des mots comme celui-là – des catégories comme celles-là – n’existent pas : où nous nous serons simplement deux êtres qui s’aiment, qui sont tout l’un pour l’autre, pour lesquels le monde ne compte pas ». Ellen répond : « J’en connais qui ont essayé de chercher de le trouver ; (…) ils y retrouveraient toujours le même vieux monde qu’ils voulaient abandonner. » (p. 271)

Ch. 31. Devant la maison des Beaufort (ruinés) après la visite d’Ellen, puis au musée, lieu d’intimité où ils espèrent pouvoir échapper au contrôle social. « Il ne pourrait se résigner à cette vie de mensonges et de complicités.

- Dès demain, dit-il, j’ai besoin de vous voir quelque part où nous serons seuls.

- Seuls, à New York ? Mais il n’y a ni églises ni monuments.

- Il y a le musée, répliqua-t-il. » (p. 284)

Mais leur conversation montre que l’emprise de la communauté continue à peser sur leurs décisions. « J’ai promis à ma grand-mère de rester avec elle parce qu’il m’a semblé que j’étais ici moins en danger (…) de faire un mal irréparable. Ne soyons pas comme tous les autres ! protesta-t-elle.

- Les autres ? Pourquoi serais-je différent des autres ? N’ai-je pas les mêmes désirs ? Ne suis-je pas brûlé des mêmes ardeurs ? » (p. 285-286)

« Je ne veux pas rester ici et mentir aux gens qui ont eu pitié de moi.

- Mais c’est justement pourquoi je demande que nous partions ensemble !

- Et que nous brisions leurs existences, quand ils m’ont aidée à refaire la mienne ? » (p. 286)

Au premier dîner de Newland et May en l’honneur d’Ellen : « Mme Olenska avait la place d’honneur, pouvait-on souligner qu’on ne la tenait plus tout à fait pour parente. Il y avait des choses qu’il fallait faire sans marchander, parmi celles du vieux code de New York était le dernier ralliement du clan autour du membre qui allait être retranché. »

|  |
| --- |
| **Les épisodes hors de Manhattan** |

Chap. 13. May part à Saint-Augustin en Floride : « Selon une habitude prise depuis longtemps, les Welland étaient partis la semaine précédente pour Saint-Augustin, en Floride, où ils passaient la fin de l’hiver. » (p. 132)

Chap. 14. Skuytercliff (Hudson River Valley). Newland Archer reçoit une lettre de la part d’Ellen Olenska envoyée depuis Skuytercliff, le bastion des Van Der Luyden. Elle lui écrit : « Je me suis évadée, le lendemain du jour où je vous ai rencontré au théâtre. Je voulais être tranquille, réfléchir. Vous aviez raison de me dire toute la bonté de mes hôtes. Je me sens en sécurité ici. Je voudrais que vous y fussiez avec nous. » « Les Van der Luyden avaient retiré Mme Olenska du gouffre où la société de New-York avait failli la précipiter. »

D’après Newland, « Les portes de Skuytercliff s’ouvraient rarement, et un cérémonieux week-end était tout ce que pouvaient espérer les privilégiés. »

Le cadre de Skuytercliff, plus intime, contraste avec la rigidité de New York. Ellen veut parler à Newland avec plus de liberté : « Ne peut-on jamais, dans une maison américaine, être un peu seule ? » (p.145) L’ambiance ici est propice aux confessions et à la passion, loin des jugements de la société. Il lui avoue à nouveau son amour, et elle lutte contre ses sentiments. À un moment de faiblesse, elle se laisse embrasser, mais elle finit par se ressaisir et se détourner de lui. Julius Beaufort entre en scène (agacement d’Ellen, jalousie de Newland.

Chapitre 20. En Europe, voyage de noces de May et Newland qui débute à Londres. Newland évite de parler à des personnes lorsqu’il est à l’étranger, car (p.197) « C’était une des traditions de dignité du vieux New-York : on ne s’imposait pas aux relations que l’on pouvait avoir en pays étranger. », cela montre que Newland respecte tout de même les traditions du vieux New-York et qu’ils ont peur de l’étranger. Janey et Mrs. Archer ont toujours fait de même.

Interlaken puis Grindelwald (Suisse), Etretat. Archer, durant ce voyage, se rend compte qu’il n’a pas les mêmes intérêts que May en voyage : « En réalité, les voyages la laissaient encore plus indifférente qu’Archer ne l’avait imaginé. Elle n’y cherchait, une fois ses toilettes choisies, que des occasions de faire du « sport, » marcher, monter à cheval, nager, et aussi s’entraîner au nouveau jeu passionnant du *lawn-tennis* ».

Chap. 21. Newport. Dans cette ville de villégiature prisée par l’élite new-yorkaise, Archer se sent pris au piège d’une existence conforme et sans passion. Il voit en May l’incarnation parfaite de l’ordre social auquel il ne peut échapper. Lors d’un dîner mondain, il apprend qu’Ellen est de retour à New York, et cela ravive son désir pour elle. Ce passage illustre la prise de conscience d’Archer : il est enfermé dans un monde où l’apparence et la tradition priment sur l’individualité et le bonheur : « C’était à Newport qu’il avait, pour la première fois, compris l’étendue du changement qui s’était fait en lui. »

Il se rend compte que May symbolise l’ordre immuable de leur société : « May elle-même ne pouvait comprendre la répugnance d’Archer à passer un été mondain à Newport. L’endroit lui avait toujours plu autrefois : pourquoi ne lui plairait-il plus maintenant qu’il s’y trouvait avec sa femme ? Il n’y avait rien à répondre à cela. » May est très à l’aise, peut exhiber les robes achetées à Paris ; elle remporte le concours annuel de tir à l’arc.

Chap.23. Archer arrive à Boston, il a fait croire à May qu’il y allait pour affaires. Il rencontre Ellen dans la rue, elle lui explique qu’elle est venue voir le secrétaire de son mari. Archer semble être inquiet et/ou jaloux, il lui propose de passer la journée ensemble, elle hésite. Ils prennent le bateau pour aller sur l’ile de Point Arley, ils sont très silencieux, mais Newland apprécie la présence d’Ellen : « Il aurait voulu demander à Mme Olenska si elle partageait cette impression, l’impression qu’ils partaient pour un long voyage, dont peut-être ils ne reviendraient jamais » ; « Pendant des jours et des nuits, la mémoire de leur unique baiser avait brûlé ses lèvres [..] mais maintenant qu’elle était là et que tous deux se laissaient ainsi porter au courant de l’inconnu, ils semblaient avoir atteint cette mystérieuse et intime communication que le moindre parole peut rompre ».(p. 229)

Chapitre 24. Newland et Ellen déjeunent ensemble, elle lui explique que, faute de s’intégrer pleinement à new York, elle a décidé de déménager à Washington. Archer lui fait des reproches : « vous ne nous aimez pas » (p. 235), « Chez nous il n’y a ni personnalité, ni caractère, ni variété. Nous sommes ennuyeux à mourir ». La dispute éclate lorsque Newland, encore profondément amoureux d'elle, lui fait clairement part de ses attentes : il veut qu'elle revienne dans la société new-yorkaise et qu'ils puissent être ensemble. Ellen, au contraire, lui explique que leur amour, bien qu’intense, ne pourra jamais s'épanouir dans un monde aussi répressif. Elle se rend compte qu'elle ne peut pas vivre sous les règles et les conventions imposées par la société, même par amour pour Newland, et il y a aussi May.

Chapitre 29. A la demande de Mrs Manson-Mingott, Archer se propose d’aller chercher Ellen, avec la voiture de May. Dans la voiture, ils échangent un baiser et Archer évoque un futur avec Ellen. Elle écarte toute possibilité d’une relation sérieuse avec Archer, blessé il sort de la voiture et la laisse repartir seule.

Chap. 34. De nombreuses années ont passé. Archer est veuf et voyage avec son fils Dallas en Europe. Dallas, qui connaît l’histoire entre son père et Ellen, organise une rencontre. *Dallas n’hésite pas à monter voir Ellen Olenska chez elle, tandis que son père, lui, reste assis sur un banc, en bas de l’immeuble, à contempler de loin les fenêtres de l’appartement.* C’est le moment de résignation ultime d’Archer. Plutôt que de revivre son amour, il préfère préserver son idéal d’Ellen. À chaque étape, Archer oscille entre passion et devoir. Le roman se termine sur cet acte de solitude, symbolisant définitivement son choix de ne pas raviver le passé.

*A suivre …*